HAL
open science

Proust et l'antisémitisme

Stéphane Chaudier

To cite this version:

Stéphane Chaudier. Proust et l'antisémitisme . Revue internationale des livres et des idées (RILI), 2008, p. 43-46. hal-01677009

HAL Id: hal-01677009

https://hal.science/hal-01677009v1

Submitted on 7 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « Proust et l'antisémitisme », *Revue Internationale des Livres et des Idées*, mars-avril 2008, p. 43-46.

Auteur : Stéphane Chaudier, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Proust, *À la recherche du temps perdu*, Alessandro Piperno, judéité, antisémitisme

Résumé : Dans *La Recherche*, les représentations ambiguës des Juifs sont l'un des postes d'observation les plus fascinants pour saisir l'art du romancier, et son sens de la complexité. Proust romancier constate, représente et accepte en partie l'opposition mondaine entre un pôle élégant, désirable (la vieille aristocratie française, qui est souvent mais pas toujours antisémite) et un pôle inélégant (les Juifs soucieux de plaire et accumulant gaffes, maladresses et ridicules). Dans la *Recherche*, celui qui aime (quels que soient son sexe ou ses origines) n'est presque jamais aimé ; et celui qui désire doit s'attendre à être humilié par l'objet de son désir, et en raison même de ce désir. Ainsi s'expliquent les ambiguïtés savamment distillées dans le roman ; elles ne rendent pas la tâche facile à celui qui veut prendre appui sur la *Recherche* pour lutter contre l'antisémitisme. Mais une tâche facile n'est sans doute pas d'un grand intérêt intellectuel ; et il n'est pas sûr que les ambiguïtés de Proust ne rendent pas service au militant en lui permettant d'éviter des erreurs ou des naïvetés dont ses adversaires intelligents pourraient à bon droit se gausser.

Proust antijuif ?

Alessandro Piperno, *Proust antiebreo*, Franco Angeli, Milano, 2000, *Proust antijuif*, traduction française de Fanchita Gonzalez-Batlle, Liana Levi, 2007, 221 pages.

Antijuif, Proust ? On souhaiterait pour les Juifs qu'ils n'aient jamais eu d'ennemis plus dangereux. N'est-ce pas Proust, en effet, qui écrit dans *La Recherche* : « Qu'au lieu de l'affaire Dreyfus il fût survenu une guerre avec l'Allemagne, le tour du kaléidoscope se fût produit dans un autre sens. Les Juifs ayant, à l'étonnement général, montré qu'ils étaient patriotes, auraient gardé leur situation […] » (I, 508[1]). En 1919, les lecteurs qui découvraient *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* savaient à quoi s'en tenir sur le comportement des Juifs pendant la guerre. Le locuteur montre ainsi l'ineptie du préjugé antisémite à l'origine de cet « étonnement général » malicieusement souligné par le texte. Dans le volume qui suit, le lecteur entendra Charlus expliquer, avec un large sourire, que Dreyfus « aurait commis un crime contre sa patrie s'il avait trahi la Judée, mais qu'est-ce qu'il a à voir avec la France ? » (II, 584) : pour peu qu'il ait un peu de mémoire et de finesse, le lecteur de Proust n'aura guère de peine à prendre *cum grano salis* les tirades et autres traits antisémites dans *La Recherche*.

Antisémite, Proust ? Qu'on en juge : « Pour les Juifs en particulier, il en était peu dont les parents n'eussent une générosité de cœur, une largeur d'esprit, une sincérité à côté de laquelle la mère de Saint-Loup et le duc de Guermantes ne fissent piètre figure morale par leur sécheresse, leur religiosité superficielle qui ne flétrissait que les scandales, et leur apologie d'un christianisme aboutissant infailliblement […] à un colossal mariage d'argent » (II, 702). Qui chérit l'argent plus que tout ? Qui se révèle dénué de toute profondeur morale ? Les Juifs ? Non. Les Guermantes. Ils incarnent la fine fleur de l'aristocratie française. Si le snobisme contraint à fréquenter des nobles antisémites, à leur faire bon visage, il n'oblige pas à être dupe, et à leur donner raison.

[1] Toutes les références à la *Recherche* renvoient à la nouvelle édition en quatre volumes, dans la collection « La Pléiade ».

Est-ce à dire que l'essai de Piperno est sans intérêt ? Bien au contraire. Une fois écartée la thèse affichée par le titre, ce livre propose un extraordinaire parcours dans *La Recherche* – car les représentations ambiguës des Juifs sont l'un des postes d'observation les plus fascinants pour saisir l'art du romancier, et son sens de la complexité. Mais ces ambiguïtés ne permettent pas de dire que Proust est antijuif ; comme Piperno lui-même le montre avec subtilité, elles s'expliquent sans qu'il soit besoin d'invoquer un antisémitisme d'ailleurs bien difficile à définir. Mais alors pourquoi ce titre ? Pourquoi ce désir de suspecter le romancier, de l'accuser ou de le disculper ? En ce sens, le livre de Piperno éclaire les contradictions de notre temps. Nous louons *La Recherche* d'être une œuvre polyphonique, ouverte, labile et ambiguë ; mais dès que cette ambiguïté relativise ce qui nous tient à cœur et que nous considérons comme nos valeurs fondatrices, nous perdons tout sang-froid, – et nous éprouvons un curieux sentiment de gêne ou de trahison. Nous aimons l'histoire plus que tout (car qui aujourd'hui oserait argumenter contre le « sens historique » ?) ; mais nous souffrons de voir que Proust n'a décidément pas le même regard que nous sur les Juifs et sur l'antisémitisme. « Il juge, et le plus souvent il blâme les comportements juifs » (p. 65), rappelle Piperno. Sans doute, mais au nom de quoi ? Non d'un préjugé antijuif mais parce que Proust constate, représente et accepte en partie l'opposition mondaine entre un pôle élégant, désirable (la vieille aristocratie française, qui n'est pas toujours antisémite) et un pôle inélégant (les Juifs soucieux de plaire et accumulant gaffes, maladresses et ridicules). Dans la *Recherche*, celui qui aime (quels que soient son sexe ou ses origines) n'est presque jamais aimé ; et celui qui désire doit s'attendre à être humilié par l'objet de son désir, et en raison même de ce désir.

Ainsi s'expliquent les ambiguïtés savamment distillées dans le roman ; je reconnais qu'elles ne rendent pas la tâche facile à celui qui veut prendre appui sur la *Recherche* pour lutter contre l'antisémitisme. Mais une tâche facile n'est sans doute pas d'un grand intérêt intellectuel ; et il n'est pas sûr que les ambiguïtés de Proust ne rendent pas service au militant en lui permettant d'éviter des erreurs ou des naïvetés dont ses adversaires intelligents (car il en est, malheureusement) pourraient à bon droit se gausser.

Un titre, une thèse, des contradictions

Il le faut avouer, le livre commence assez mal. Dans son « Introduction à l'édition française », Piperno avoue sans ambages : « Comment vous sentiriez-vous si quelque feu intérieur vous contraignait à calomnier l'écrivain que vous idolâtrez plus que tout autre ? » (p. 9). La réponse n'est que trop aisée : de l'idolâtrie, il ne peut rien sortir de bon. Proust et la Bible seraient d'accord sur ce point. Un peu agacé, le lecteur se prend à relever, crayon en main, toutes les contradictions non de Proust mais de Piperno. Proust serait « un homme d'une mauvaise foi manifeste » (p. 13). *La Recherche* masque « sa vie d'homosexuel salonnard et insatisfait » (p. 11) ; ce roman est un « chef-d'œuvre de dissimilation » (p. 12). La thèse se profile : humilié par ses origines juives, Proust aurait écrit un roman antijuif. Or si Proust se sent honteux d'être juif, c'est bien parce que la société française, antisémite, lui a instillé ce sentiment. C'est donc elle qui est coupable ; d'abord accusé, Proust redevient, à notre grand soulagement, victime « du privilège et du malheur d'avoir vécu une des périodes les plus subliminalement violentes et fascistes de l'histoire de France » (p. 16). Pauvre Proust ! Le génie est pitoyable qui perd le seul combat qui vaille : celui qui le met aux prises avec les tares de son époque.

Piperno me semble mieux inspiré quand il fait de Proust un maître de « l'ambiguïté » (p. 15) ; mais le prédicat « Proust antijuif » ne témoigne guère de cette « ambiguïté » qui caractérise l'auteur de la *Recherche*. Dans la lettre magnifique où Proust explicite pour Montesquiou son rapport à judéité, Piperno discerne « une honnêteté exemplaire, qui annonce déjà ce souci de la vérité qui est l'inspiration fondamentale de la *Recherche* » (p. 32). Et un peu

plus loin : « il se peut que son idéologie et sa poétique puissent se réduire à une tension implacable vers la recherche de la vérité » (p. 63). Que croire ? « Honnêté exemplaire » ou « chef-d'œuvre de dissimulation ? » La perplexité augmente quand on lit « qu'il n'appartient pas au critique littéraire de porter un jugement moral sur un auteur (pas même si celui-ci est un véritable criminel) » (p. 16). Or être antisémite est aujourd'hui un crime en France ; mais qu'importe, si le critique littéraire ne doit pas émettre de jugements moraux. C'est pourtant bien un point de vue moral qu'exprime ce constat de Piperno : « il n'est pas facile d'accepter l'idée que, dans le fond Proust avait aussi adhéré à une doctrine raciste, qui n'a naturellement rien de violent ni de discriminatoire, mais qui pour lui […] avait pour lui la clarté de l'évidence » (pp. 61-62). On se demande ce qu'il reste d'une doctrine raciste qui ne serait ni violente ni discriminatoire. Mais très vite, la perspective change encore : « […] ses convictions intimes sur le racisme au fond nous intéressent peu […] » (p. 63). Dénégation ?

Comme chacun d'entre nous, Piperno commence par faire allégeance à l'histoire. « Le fait est qu'au temps de Proust le préjugé démocratique n'existait pas » ; « démocratie et libéralisme n'étaient pas ces fétiches irremplaçables qu'ils sont aujourd'hui dans le monde occidental » (p. 23). Il est certes nécessaire de lever tout « obstacle à une compréhension plus large de l'histoire » (p. 23) ; mais c'est pourquoi le rapprochement entre Swann et Zweig me semble historiquement peu fondé et partant, peu convaincant : « la découverte que fait Zweig de la souffrance de la discrimination, suivie de son adhésion tardive au judaïsme […] est en tous points semblable au dreyfusisme ultime de Swann qui à la fin de sa vie […] comprend qu'un mur infranchissable le sépare des membres de ce milieu » (p. 74). Ce parallèle paraît difficile à soutenir quand Piperno lui-même rapporte, p. 162, ce jugement du Narrateur sur Swann : « Le dreyfusisme avait rendu Swann d'une naïveté extraordinaire et donné à sa façon de voir une impulsion, un déraillement plus notables encore que n'avait fait autrefois son mariage avec Odette » (II, 869-870). Certes, cette phrase si sévère n'épuise pas la richesse du dernier Swann, qui redécouvre son identité juive avec l'affaire Dreyfus. Mais elle interdit, je crois, de comparer Proust et Arendt : « elle reconnaissait en outre dans l'attitude passive que ce Juif [Zweig] a adoptée vis-à-vis des autorités nazies et dans son sort tragique une image de l'ambiguïté et de l'irrésolution typiques de cette génération (n'était-ce pas exactement ce que Proust reprochait aux Juifs de nombreuses années avant la Shoah ?) » (p. 74). Il n'est pas sûr que Proust, dans la *Recherche*, reproche quoi que ce soit aux Juifs de son temps. Et il me semble encore plus difficile encore de soutenir qu'un Proust « antijuif » fût tenté de se faire le moniteur d'une communauté qu'il aurait exécrée. Son ton est presque toujours celui du constat, plus ou moins ironique, parfois sévère ou injuste, parfois coloré d'une affection pudique : « il est probable que ce milieu devait renfermer comme tout autre, peut-être plus que tout autre, beaucoup d'agréments, de qualités et de vertus. Mais pour les apprécier, il eût fallu y pénétrer. Or, il ne plaisait pas, le sentait, voyait là la preuve d'un antisémitisme contre lequel il faisait front en une phalange compacte close où personne d'ailleurs ne songer à se frayer un chemin » (II, 98). Le début est empreint de sympathie ; la chute, plus mordante.

Antisémitisme et histoire

Le livre de Piperno aborde une question cruciale : l'antisémitisme est-il un objet historique ? Piperno le définit comme « une malformation des viscères ». « Il n'existe pas d'argument pour le vaincre parce qu'il n'en existe pas non plus pour le défendre, du simple fait qu'il n'est autre qu'un choix irrévocable de l'estomac, du cœur et des nerfs » (p. 34). Ce point de vue essentialiste interprète l'antisémitisme comme une pathologie. C'est peut-être l'opinion de Sartre ; je ne suis pas sûr que ce point de vue soit le mieux à même de nous introduire à la complexité des représentations que nous offre la *Recherche*. M. Bloch père, juif et dreyfusard, « avait trouvé Mme Sazerat charmante » ; il « était particulièrement flatté de l'antisémitisme de

cette dame qu'il trouvait une preuve de la sincérité de sa foi et de la vérité de ses opinions dreyfusardes » (II, 585). Mme Sazerat, « seule de son espèce à Combray », est en effet convaincue de l'innocence de Dreyfus ; elle est pourtant antisémite. Il faut donc s'y résigner : *La Recherche* peint une époque où l'antisémitisme n'est pas encore ce qu'il est devenu pour nous, un objet de scandale et de réprobation quasi unanimes. Pour faire l'éloge du prince de Faffenheim-Munsterburg-Weinigen, Mme de Marsantes s'exclame : « Ah ! je sais qu'il est très *bien pensant*, […] et c'est si rare parmi les étrangers. Mais je suis renseignée. C'est l'antisémitisme en personne » (II, 553). Le narrateur montre la rencontre entre une classe sociale et un discours politique, et de cette collusion, il fait un objet de satire ; c'est au lecteur qu'il incombe de retrouver, en archiviste de l'intime, l'humour aujourd'hui difficilement compréhensible du texte. En aucun cas Mme de Marsantes n'est décrite comme un monstre. Pourquoi cette retenue ?

Piperno nous aide à le comprendre. Proust se méfie des indignations faciles – de la pose théâtrale de celui qui aime à dénoncer le mal : « "Et croyez-vous que la mère de Robert », [c'est-à-dire Mme de Marsantes], « une femme pieuse, dit qu'il faut qu'il reste à l'île du Diable, même s'il est innocent, n'est-ce pas une horreur ?" » (II, 462). Qui parle ainsi ? Rachel, comédienne juive, qui a ce jeu de mots ignoble lorsque son amant lui refuse le bijou qu'il finira par lui offrir : « "C'est bien ce qu'on dit : Marsantes, *Mater Semita*, ça sent la race !" » (II, 476). Rachel n'est pas antisémite, elle est inconséquente. Et Proust ? Piperno montre qu'il est un analyste perspicace de l'antisémitisme. Pour Charlus, la « vente d'un château aristocratique à une riche famille juive n'apparaît pas comme une transaction légitime entre deux parties, mais au contraire comme une sorte d'appropriation indue » (p. 57), une sorte d'expropriation. Piperno rapporte aussi un passage peu cité de *La Prisonnière* : c'est à partir du moment où il contracte un prêt auprès de Nissim Bernard, l'oncle de Bloch, que Morel devient antisémite. Il menace son créancier d'un procès, « et comme il n'y a plus de justice en France, surtout contre les Juifs », du moins, à ce que prétend Morel, il ne sort plus « qu'avec un revolver chargé » (III, 563). Dénoncé comme un cliché, le propos antisémite sur l'impunité supposée des Juifs est ridiculisé par cette histoire grotesque de « revolver chargé ».

Pour tirer tout le profit du livre de Piperno, il me semble qu'il faut se garder de deux tentations auxquelles l'ouvrage lui-même ne résiste pas toujours. La première est de lire la *Recherche* à la lumière de la catastrophe qui a suivi, – et de faire de la Shoah le point à partir duquel réinterpréter toute l'histoire des représentations des Juifs et de l'antisémitisme en Occident. On l'a vu avec Rachel : au temps de Proust, l'antisémitisme est une rhétorique si commune que presque tous s'en servent, y compris des Juifs. Voilà qui définit la « Belle Époque » : s'il y a des antisémites convaincus, il y a aussi des discours antisémites sans portée – et qui ne prouvent rien d'autre qu'un défaut d'esprit critique, une perméabilité assez bête à un climat ambiant qui aujourd'hui paraît délétère. Le lien entre l'antisémitisme et les menaces qui pèsent sur les Juifs n'apparaît presque jamais dans la *Recherche* – et le passage très ironique où « une dame catholique [dit] à une dame juive que son curé blâme les violences contre les Juifs en Russie et qu'il admire la générosité de certains Israélites » (II, 407, cité p. 152) est le seul à ma connaissance où il soit question des pogroms. Faut-il conclure de cela à l'aveuglement de Proust ? Je crois plutôt la *Recherche* permet de mesurer l'épaisseur de l'histoire, puisque, d'une génération à l'autre, et jusqu'au sein d'une même époque, la perception des périls et la hiérarchie des préoccupations varient de manière très notable.

La seconde tentation à surmonter est celle de construire une sorte d'*ethos* proustien, une forme de « caractère » qui expliquerait la manière dont Proust (se) représente les Juifs. La *Recherche* est un roman ondoyant, à propos duquel on peut affirmer tout et le contraire de tout quand on veut y trouver le portrait de son auteur pour expliquer l'œuvre. C'est ainsi que Piperno dresse d'abord le portrait d'un écrivain insensible : « son effort tend à ne pas se laisser aller à la colère de l'indignation, à regarder la réalité à une distance suffisante pour qu'elle lui

garantisse la plus grande compréhension possible. Il veut être intelligent à tout prix, quitte à mettre en péril toute compassion humaine […] » (p. 16). Mais il offre ensuite une image toute différente, celle d'un Proust incapable de prendre le moindre recul face à ses propres passions : « la compassion pour la condition juive coexiste en lui d'une manière incroyable avec l'antisémitisme. […] Il existe (et Proust en est une preuve vivante) une psychologie dans laquelle prennent place en même temps un orgueil caché et profond de faire partie d'une caste de différents, et le sentiment de l'insuffisance de cette condition. Et cela amène par moments de violentes colères contre soi-même, contre son peuple, contre ses propres atavismes incontrôlés » (pp. 80-81).

La complexité de Proust

Le livre de Piperno pose une question décisive : celle du passage de *Jean Santeuil* à la *Recherche*. Militant dreyfusard, se peignant lui-même dans *Jean Santeuil* comme passionné par l'Affaire, Proust refuse de défendre avec chaleur et conviction la cause des dreyfusards dans la *Recherche* : « pourquoi Proust ne finit-il pas par refuser avec indignations les arguments du baron ? », demande Piperno, p. 61 ? De fait, face à l'erreur et l'ignominie, la *Recherche* ne fait pas entendre la voix d'un porte-parole autorisé qui rétablirait la vérité et la justice. La question de Piperno me semble importante : priver les valeurs les plus légitimes du droit de paraître avec crédibilité sur la scène d'un roman est un choix problématique. On peut savoir gré à Piperno de ne pas avoir évacué la question de l'engagement de Proust au nom du droit imprescriptible du roman à la polyphonie ou à l'ambiguïté. Pourquoi le jeune militant dreyfusard se transforme-t-il en ce romancier dont le chef-d'œuvre manifeste tant de réticences à l'égard de la cause dreyfusarde ? « Le seul à montrer un désintérêt complet pour l'Affaire est le Narrateur […]. Son non engagement est absolu » (pp. 150-151) ; or cette prise de distance du Narrateur semble approuvée par le romancier – qui y voit la seule manière d'éviter les pièges et les ridicules de l'esprit de parti.

Dès 1896, dans l'échange épistolaire entre Proust, apprenti homme de lettres, et son prestigieux aîné, le comte de Montesquiou, Proust manifeste un tact qui étonne. « Pourquoi n'avoir pas manifesté cette ardeur caractéristique des jeunes libéraux ou des petits Juifs pour faire comprendre au défenseur d'un camp adversaire et hostile, au besoin avec une violence ridicule, les raisons essentielles de la tolérance ? » (p. 33), demande Piperno. Le fait est que Proust est prudent, subtil, soucieux de ses intérêts mondains ou littéraires, quand les enjeux nous paraissent appeler un engagement plus ferme, plus net – et osons le dire, plus courageux. Force est de constater que, face aux antisémites, Proust n'a pas la rhétorique et l'attitude qui plaisent à notre époque. Pour apprécier le riche nuancier des positions de Proust sur ses origines juives et plus généralement sur la situation des Juifs à son époque, Piperno propose des pistes qui me semblent excellentes.

La première consiste à rappeler le piège identitaire dans lequel est enfermé le jeune juif qui veut (et qui peut) faire une carrière mondaine. Deux possibilités s'ouvrent à lui : soit il se nie comme Juif, et il s'élève ; soit il revendique comme Juif, et la porte des salons se ferme (p. 39). En Swann, Proust illustre (et ce faisant révèle) la loi que Piperno résume très bien : « s'il est une chose que les hommes du grand monde ne peuvent pas pardonner à un Juif c'est de défendre dans un salon d'autres Juifs ou le judaïsme en général » (p. 148). Ce malaise identitaire, Proust le représente en Bloch, en Swann, en Rachel, mais aussi en Gilberte Swann, devenue Gilberte S. de Forcheville, et qui renie par cette majuscule sibylline l'héritage juif qui lui vient de son père. Mais cela n'autorise pas à penser que Proust prône pour les juifs la voie d'une redécouverte et une réappropriation de la culture juive, comme le suggère Piperno pp. 65-67. À l'égard du salon aristocratique, Proust se garde bien de la tentation qui consiste à vouloir le réformer, ou l'amender : les salons sont ce qu'ils sont ; l'impétrant juif accepte ou

refuse les règles du jeu mondain, que nul ne le contraint à jouer. Or si hostiles qu'ils soient au jeune Juif, les salons aristocratiques représentent pour lui la chance, notée par Proust, mais rarement soulignée par ses commentateurs, d'échapper aux pesanteurs du milieu juif :

> Bloch était mal élevé, névropathe, snob, et appartenant à une famille peu estimée supportait comme au fond des mers les incalculables pressions que faisaient peser sur lui non seulement les chrétiens de la surface, mais les couches superposées des castes juives supérieures à la sienne, chacune accablant de son mépris celle qui lui était immédiatement inférieure. Percer jusqu'à l'air libre en s'élevant de famille juive en famille juive eût demandé à Bloch plusieurs millions d'années. Il valait mieux chercher à se frayer une issue d'un autre côté. (II, 103)

Du côté de Guermantes, précisément – où Bloch finit par être reçu, sous le nom de Jacques du Rozier.

Pour éviter les pièges qui guettent le jeune snob ou l'ambitieux d'origine juive, Proust invoque face à Montesquiou le principe de « suprême convenance ». Obligé de définir son identité, il explique : « si je suis catholique comme mon père et mon frère, par contre, ma mère est juive » (cité p. 31). Que signifie concrètement ce principe ? Il détermine le comportement suivant : Proust peut discuter avec un antisémite, mais il ne saurait « adhérer » aux « idées de politique sociale » que le comte voudra bien lui exposer. À la fin de son livre, Piperno rend compte avec une grande subtilité de cette complexité proustienne : « il n'existe pas pour lui de communauté d'appartenance » (p. 177). De cette position inconfortable, Proust a tiré tout le parti souhaitable car, comme le dit très bien Piperno, il est « plus aisé de se sentir exclusivement du côté de la raison » [et de la justice] « que de comprendre les motivations des autres en se penchant avec un esprit libre sur leurs souffrances particulières » (p. 181). Pour mener à bien cette tâche morale, Proust dispose d'un « don de l'esprit » : il est « le prince du mimétisme » (p. 76). Cette qualité si nécessaire à qui veut s'assimiler n'est pas seulement une arme de défense ; c'est aussi une vertu dès lors qu'en elle parviennent à s'unir sympathie et lucidité, compassion et capacité d'analyse.

Proust n'aide pas à trancher le débat entre le partisan de l'engagement, qui met en avant son propre courage et sa générosité, et le tenant du non-engagement, très sensible à la vanité, aux dangers, aux aveuglements de la passion politique. Dans les pages les plus brillantes de son essai (« L'écran de l'ironie », pp. 133-156), Piperno cerne très bien l'évolution de Proust ; d'abord épris de rhétorique, croyant que les valeurs suprêmes peuvent à la fois s'inscrire et triompher au tribunal et dans la cité, Proust finit par se déprendre de ce qu'il estime être des illusions. L'affaire Dreyfus n'est plus selon lui que le prétexte à des querelles vaines, des débats stériles, des manœuvres indignes. Proust n'est pas opposé à la politique en tant que telle, et il ne cessera pas de s'y intéresser ; mais il observe qu'elle est la propriété quasi exclusive des habiles et des médiocres. D'où cette déprise – qui ne va pas jusqu'au dégoût. De cette mise à distance des passions politiques, la littérature, valeur refuge, profite sans doute : car c'est elle qui finit par accueillir le pôle éthique du Bien, du Désirable ; c'est elle qui fournit la certitude d'une conduite droite, noble, conforme aux exigences de la « vraie vie ». Est-ce à dire que Proust ne peut en rien aider le militant soucieux de se construire une éthique ? Je ne le crois pas – et j'en veux pour preuve ce texte magnifique que rapporte Piperno, p. 161 :

> Je causai un instant avec Swann de l'Affaire Dreyfus et je lui demandai comment il se faisait que tous les Guermantes fussent antidreyfusards. « D'abord parce qu'au fond tous ces gens-là sont antisémites » répondit Swann qui savait pourtant par expérience que certains ne l'étaient pas mais qui, comme tous les gens qui ont une opinion ardente, aimait mieux, pour expliquer que certaines personnes ne la partageassent pas, leur supposer une raison préconçue, un préjugé contre lequel il n'y a rien à faire, plutôt que des raisons qui se laisseraient discuter. (II, 868)

Ce texte est un trésor : finesse, sagesse, sérénité. Le militant dreyfusard ou antidreyfusard est invité à se montrer à la fois subtil et humain : respecter l'adversaire (surtout quand il ne paraît pas respectable) ; préférer au propos essentialiste (stérile, réversible) les « raisons qui se laissent discuter ». Proust rejoint ainsi le conseil d'Arendt, qui disait : « si l'on veut détruire les préjugés, il faut toujours en premier lieu retrouver les jugements passés qu'ils recèlent en eux, c'est-à-dire en fait mettre en évidence leur teneur de vérité[2] ».

Stéphane CHAUDIER

Brève bibliographie

- Brun, Bernard, « Sur quelques plaisanteries antisémites dans les manuscrits de rédaction de Proust », dans *Marcel Proust 4, Proust au tournant des siècles*, Minard, Lettres modernes, Paris-Caen, 2004, pp. 41-52.
- Brun, Bernard, *Marcel Proust*, coll. « Idées reçues », éditions Le Cavalier bleu, Paris, 2007.
- Compagnon, Antoine, « Le Narrateur en procès », dans *Marcel Proust 2, Nouvelles directions de la recherche proustienne*, Minard, Lettres modernes, Paris-Caen, 2000, pp. 309-334.
- Hassine, Juliette, « Judéité », article de synthèse dans le *Dictionnaire Marcel Proust*, sous la direction d'Annick Bouillaguet et Brian G. Rodgers, Paris, Champion, 2004, pp. 537-540.

[2] Texte cité par Laurent Bloch, sur son site http://laurent.bloch.1.free.fr